



**HAL**  
open science

**Compte-rendu: Artemis Karnava, Massimo Perna,  
Inscriptiones Cypri, pars I: Inscriptiones Cypri  
syllabicae. Fasciculus I: Inscriptiones Amathuntis Curii  
Marii, Inscriptiones Graecae XV 1,1, Berlin 2020**

Anna Cannavò

► **To cite this version:**

Anna Cannavò. *Compte-rendu: Artemis Karnava, Massimo Perna, Inscriptiones Cypri, pars I: Inscriptiones Cypri syllabicae. Fasciculus I: Inscriptiones Amathuntis Curii Marii, Inscriptiones Graecae XV 1,1, Berlin 2020. Topoi Orient - Occident, 2021, pp.391-401. hal-03472202*

**HAL Id: hal-03472202**

**<https://hal.science/hal-03472202>**

Submitted on 9 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Compte rendu

Artemis KARNAVA, Massimo PERNA, *adiuvante* Markus EGETMEYER, *Inscriptiones Cyprici, pars I: Inscriptiones Cyprici syllabicae. Fasciculus I: Inscriptiones Amathuntis Curii Marii*, *Inscriptiones Graecae XV 1,1*, De Gruyter (2020). ISBN 978-3-11-067082-0.

L'entreprise monumentale des *Inscriptiones Graecae*, initiative scientifique et éditoriale portée par l'Académie des Sciences de Berlin depuis plus de deux siècles, n'a pas besoin d'introduction<sup>1</sup>. Les inscriptions de Chypre furent incluses dès l'origine dans le projet: au départ les seules inscriptions alphabétiques, auxquelles s'ajoutèrent, après le déchiffrement du syllabaire et la découverte qu'il transcrit un dialecte du grec, les documents syllabiques<sup>2</sup>. La réalisation du XV<sup>e</sup> volume de la série, consacré aux inscriptions chypriotes, se heurta toutefois à de nombreux obstacles tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, et ce n'est qu'en 2007 que les travaux de préparation du corpus prirent un vrai élan<sup>3</sup>, menant en 2020 à la publication des deux premiers fascicules: celui qui fait l'objet du présent compte-rendu (*IG XV 1,1*), ouvrant la série des inscriptions syllabiques, et le premier fascicule des *IG XV 2*, les inscriptions alphabétiques de Chypre<sup>4</sup>.

Les inscriptions syllabiques de Chypre présentent des spécificités que le modèle consolidé des *IG*, fondé sur une tradition pluriséculaire et des choix éditoriaux immuables, a dû prendre en compte. Certes, le volume est en latin, et son organisation formelle correspond à celle des autres volumes de la série; toutefois de nombreuses innovations, qu'on commentera en détail, en font une

- 
1. Voir notamment K. HALLOF, *Inscriptiones Graecae*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin (2009); D. SUMMA, «L'archivio delle *Inscriptiones Graecae* (Berlino)», *Anabases* 16 (2012), p. 267-274, avec références.
  2. D. SUMMA, «Il progetto *Inscriptiones Graecae* tra passato e presente. L'esempio Cipro (*IG XV*)», dans S. FORNARO et D. SUMMA (éds), *Eidolon. Saggi sulla tradizione classica*, Bari (2013), p. 83-106.
  3. M. EGETMEYER, «Langues et écritures chypriotes: nouvelles perspectives», *CRAI* 152 (2008), p. 997-1020; M. EGETMEYER, A. KARNAVA et M. PERNA, «A corpus of Cypriot syllabic inscriptions of the first millennium BC», dans A. DIMITRIOU (éd.) *Πρακτικά του Δ' Διεθνούς Κυπριολογικού Συνεδρίου*, vol. 1.1-2, Nicosie (2011), p. 419-427; M. EGETMEYER, A. KARNAVA et M. PERNA, «Rapport 2006-2010 sur les écritures chypriotes syllabiques», dans P. CARLIER *et al.* (éds), *Études mycéniennes 2010*, Pise et Rome (2012), p. 23-40.
  4. M. KANTIREA et D. SUMMA, *Inscriptiones Cyprici, pars II: Inscriptiones Cyprici alphabeticae. I: Inscriptiones Cyprici orientalis: Citium, Pýla, Golgi, Tremithus, Idalium, Tamassus, Kafizin, Ledra*, *Inscriptiones Graecae XV 2,1*, Berlin (2020).

exception. D'un autre côté, le corpus ne représente pas une nouvelle version, actualisée, de l'ouvrage fondateur d'Olivier Masson, les *Inscriptions chypriotes syllabiques* (= *ICS*)<sup>5</sup>. Le commentaire historique et linguistique y est réduit aux références essentielles, mais surtout, à la différence des *ICS* qui sont un recueil, ce volume constitue un corpus, il a donc l'ambition et le devoir de l'exhaustivité. Comme le rappellent les auteurs dans la *praefatio*, cette exhaustivité repose en première instance sur le travail infatigable de Jean-Pierre Olivier, qui compila entre 1999 et 2007, avec l'aide de Frieda Vandenabeele, une base de données de tous les documents connus, dont plusieurs inédits et un bon nombre de documents publiés après les *ICS*. Cette base fut généreusement mise à disposition des auteurs en 2007, et a constitué le point de départ de tout le travail mené par la suite.

Les auteurs s'inscrivent fermement dans une tradition disciplinaire qui trouve en Olivier Masson et Jean-Pierre Olivier ses pères fondateurs : le premier rattache l'épigraphie chypriote à la linguistique et à la philologie grecques ; le deuxième, à la mycénologie. Cet héritage disciplinaire est évident dans la façon dont sont présentées les inscriptions : le texte est transcrit deux fois, en signes du syllabaire et en translittération ; lorsque cela est pertinent, il est accompagné par la transcription en alphabet grec (selon le modèle imposé par O. Masson) et en alphabet latin (comme préconisé par M. Egetmeyer)<sup>6</sup>. Selon la méthode « holistique » mise en place par Jean-Pierre Olivier<sup>7</sup>, un dessin accompagne systématiquement chaque document, à quelques exceptions près constituées par certaines inscriptions, non conservées, où le dessin est remplacé par une photographie du calque réalisé anciennement et conservé dans les archives (essentiellement à Strasbourg : archives W. Deecke ; voir ci-dessous)<sup>8</sup>. Les dessins ont été réalisés par Massimo Perna à partir de l'examen autoptique des inscriptions, des photographies et des calques. La dispersion importante des antiquités chypriotes dans le monde a dû rendre cette tâche particulièrement laborieuse et on ne peut qu'admirer les résultats de ce travail remarquable. Les photographies des documents, en revanche, sont rassemblées à

- 
5. O. MASSON, *Les inscriptions chypriotes syllabiques. Recueil critique et commenté*, 2<sup>e</sup> éd., Études chypriotes 1, Paris (1983).
  6. On débat depuis longtemps sans décider s'il est plus correct de transcrire le grec syllabique en alphabet grec ou en alphabet latin : voir la discussion qui eut lieu au colloque « The history of the Greek language in Cyprus » (Larnaca, 1986), publiée dans le volume des actes du colloque portant le même titre, J. KARAGEORGHIS et O. MASSON (éds), Nicosie (1988), p. 63-64, ainsi que M. EGETMEYER, *Wörterbuch zu den Inschriften im kyprischen Syllabar*, Kadmos Suppl. 3, Berlin (1992), p. XV.
  7. Voir son *Édition holistique des textes chypro-minoens*, Bibliotheca di « Pasiphae » 6, Pise et Rome (2007), p. 23-24. Voir également M. PERNA, « A proposito del corpus delle scritture cipro-minoiche. Vecchi documenti e nuove letture », *CCEC* 50 (2020), à paraître.
  8. Il est remarquable que ces calques, réalisés par M. Ohnefalsch-Richter, concernent des inscriptions sur vase (graffites), et non pas sur pierre.

la fin du volume, comme il est d'usage dans la série ; quoique d'excellente qualité, elles sont en petit format, ce qui rend les dessins encore plus précieux.

La spécificité de ce volume par rapport au reste de la série n'est pas exclusivement formelle et méthodologique. La constitution du corpus lui-même montre bien l'héritage d'une tradition disciplinaire qui est largement autonome au regard de l'épigraphie grecque classique. Ainsi, dans le corpus sont insérées les légendes monétaires, ce qui est extrêmement rare au sein des *IG*, mais qui s'impose au vu de l'histoire du déchiffrement du syllabaire, où les monnaies ont joué un rôle déterminant. Dans ce but, les auteurs ont noué une collaboration avec Évangeline Markou, spécialiste de numismatique chypriote de l'époque des royaumes<sup>9</sup>. Les légendes monétaires sont un élément constitutif essentiel du répertoire des *ICS*, et c'est d'après ce modèle, où les émissions d'un même roi sont regroupées sous un seul numéro (avec des subdivisions –a, b, c, etc. – pour les différents coins identifiés), qu'elles sont incluses dans ce volume. Pour chaque légende, plusieurs exemplaires (issus de la frappe d'un même coin) ont été sélectionnés et examinés, lorsque jugé nécessaire à l'établissement de la lecture. Les monnaies étudiées, numérotées par des chiffres arabes, sont reproduites dans les planches photographiques à la fin du volume, tandis que le dessin qui accompagne la lecture de chaque légende est issu de l'observation de tous les exemplaires examinés pour la reconstitution de la légende, dont il constitue la synthèse<sup>10</sup>. Il s'agit d'un compromis original et inusuel, une forme de médiation entre l'unicité de l'objet inscrit et la sérialité qui caractérise, par définition, les monnaies, issues d'un procédé de frappe.

Également exceptionnelle est, dans le cadre de la série des *IG*, l'inclusion de l'*instrumentum domesticum*, c'est-à-dire les inscriptions sur des supports non conçus explicitement pour cela, en particulier les vases, mais aussi les objets en métal ou les sceaux. Or, l'exclusion de l'*instrumentum domesticum* aurait amputé le corpus chypriote de plus de la moitié de ses entrées, rendant l'entreprise beaucoup moins intéressante. Surtout, la nature très hétérogène et peu monumentale du corpus chypriote est le reflet de l'histoire de l'écriture dans l'île, et des pratiques qui en ont accompagné le développement<sup>11</sup>. Déjà à l'âge du Bronze, l'écriture chypro-minoenne, de dérivation égéenne, est utilisée de manière très différente par rapport à son parent proche, le linéaire B : loin d'être l'apanage du milieu administratif et palatial, elle est utilisée sur des supports multiples et dans des

- 
9. A. KARNAVA et E. MARKOU «Cypriot kings and their coins: New epigraphic and numismatic evidence from Amathous and Marion», *CCEC* 50 (2020), à paraître.
  10. Il faut souligner que pour les monnaies, comme pour les autres objets inscrits, le dessin ne reproduit que l'inscription, à l'exclusion donc des éléments iconographiques qui composent les types monétaires.
  11. Ph. M. STEELE, *Writing and Society in Ancient Cyprus*, Cambridge Classical Studies, Cambridge (2018).

contextes très variés, suggérant ainsi une diffusion relativement large au sein de la population. Au premier millénaire, le syllabaire (descendant direct de l'écriture chyro-minoenne) garde cette même spécificité, aidé en cela par un système politique, de type royal, sensiblement différent de celui de la *polis* grecque. Ce ne sont donc pas les décrets et les décisions de la cité (virtuellement inexistantes avant l'époque hellénistique) qui sont gravés sur pierre, mais les consécration à la divinité, de la part des rois, des élites, mais aussi des simples fidèles. Ce sont ensuite les stèles funéraires, particulièrement nombreuses dans certaines régions de l'île (et presque absentes d'autres). À côté de cette documentation de type « traditionnel », on trouve de très nombreux graffiti, inscriptions sur vase (peintes et gravées), sceaux, inscriptions sur objets métalliques (surtout des récipients en métal précieux) : dans le premier volume, on compte 18 inscriptions sur pierre d'Amathonte, 64 sur vases ; parmi les inscriptions de Marion (qui est pourtant l'un des sites chypriotes qui a livré le plus grand nombre de stèles funéraires), les inscriptions sur pierre sont au nombre de 81, celles sur céramique se montent à 153.

Il y a toutefois un aspect qui redimensionne, sans l'annuler, la disproportion numérique qu'on vient d'évoquer. Les éditeurs ont poussé très loin leur choix d'inclure l'*instrumentum domesticum* dans le corpus : ils ont en effet pris en compte non seulement tout graffiti ou inscription, même abrégée, mais également les signes isolés et les marques, à condition que ceux-ci correspondent (ou semblent correspondre) à des signes du syllabaire chypriote. Or, ce choix est extrêmement périlleux, et le degré de subjectivité est tel qu'il est légitime de se poser, dans certains cas, des questions sur le bien-fondé de l'approche. On se bornera à un seul exemple. Au sein du matériel mis au jour contre le rempart Nord d'Amathonte et connu sous le nom de « dépôt du rempart nord » (un rejet de matériel palatial de la fin de l'époque archaïque)<sup>12</sup>, figurent quelques rares et très fragmentaires inscriptions syllabiques, ainsi que deux phéniciennes et deux grecques alphabétiques sur vase, et plusieurs marques incisées avant cuisson<sup>13</sup>. Une des inscriptions syllabiques (n° 53 = *IG XV 1, 24*) et une des inscriptions phéniciennes (n° 56) s'apparentent à l'ensemble des marques : des signes incisés avant cuisson sur des amphores de production locale (à anses de panier), sur la

- 
12. Publié par S. FOURRIER avec P. AUPERT, B. BLANDIN, Fl. DANIEL, A. GARDEISEN dans une série d'articles parus dans le *BCH* : 127 (2003), p.101-105 et p.107-121 ; 128-129 (2005-2004), p.67-118 ; 130 (2006), p.7-35 ; 131 (2007), p.67-93 ; 132 (2008), p.555-585 ; 133 (2009), p.1-98. La céramique grecque importée demeure inédite.
13. Inscriptions alphabétiques : P. AUPERT, « Le dépôt archaïque du rempart Nord d'Amathonte II. Les premières inscriptions grecques alphabétiques d'Amathonte (Inscriptions d'Amathonte VI) », *BCH* 127 (2003), p.107-121. Inscriptions phéniciennes : S. FOURRIER, « Le dépôt archaïque du rempart Nord d'Amathonte III. Les petits objets », *BCH* 128-129 (2004-2005), p.91 (avec M. Szyner) ; inscriptions syllabiques : *ibid.*, p.89-91 (par J.-P. Olivier) ; marques : *ibid.*, p.92-95.

partie inférieure de la panse, près du fond. Cet ensemble témoigne probablement de pratiques d'enregistrement, sans doute centralisées (le matériel provient du palais royal)<sup>14</sup> : on utilisait à cette fin aussi bien des signes, symboles, marques, que de véritables mots (ou abréviations) dans des systèmes d'écriture différents (syllabique, phénicien). Ce qui distingue l'inscription syllabique de certaines marques, est uniquement le fait d'être composée de plus d'un signe (notamment deux, mais d'autres pouvaient suivre) : il serait certainement arbitraire de la séparer de l'ensemble dont elle relève, ce que l'*editio princeps* a le mérite d'éviter<sup>15</sup>. Il est d'autant plus contestable de procéder en extrapolant de cet ensemble homogène l'inscription et les marques qui empruntent des signes du répertoire syllabique (*IG XV 1, 33* = n° 63 de l'*editio princeps* ; 36 = n° 64 ; 37 = n° 66 ; 38 = n° 58), en excluant les marques restantes, comme c'est fait dans le corpus. Puisqu'il nous est impossible de savoir quel sens il faut donner à ces marques, y voir à tout prix des signes du syllabaire, dotés d'un correspondant phonétique, demeure largement arbitraire. Certains de ces signes, très simples, se prêtent de fait à des multiples interprétations. Ainsi la marque n° 58 = *IG XV 1, 38*, est interprétée comme un *sa* dans l'*editio princeps*, mais à condition de mettre le vase à l'envers, ce qui ne peut pas être exclu (l'inscription phénicienne n° 56 se lit, elle aussi, en mettant le tesson à l'envers) ; le corpus préfère retenir la lecture *ko*, avec le vase droit. La marque n° 62 (non incluse dans le corpus), qui ressemble à une flèche, n'est guère différente d'un *ti*, si l'on retourne le vase. Elle est en tout cas plus proche d'un *ti* que la marque n° 64 = *IG XV 1, 36*, qui évoque de près *IG XV 1, 33* (interprétée un peu en force comme un *ri*), à condition encore une fois de la lire à l'envers. Et en quoi la marque isolée *IG XV 1, 48*, sur le fond d'un cruchon *Plain White* découvert dans la nécropole ouest, est-elle plus susceptible de représenter un *lo* que les marques n°s 59 et 60 (non incluses dans le corpus), qui reproduisent le même schéma (de fait, une croix, simple ou redoublée) ? Une marque tout à fait identique, sur un fragment de vase du même type découvert dans la nécropole occidentale, est d'ailleurs présente dans le corpus : *IG XV 1, 42*<sup>16</sup>. Ajoutons enfin que de la majorité de ces marques on connaît plusieurs attestations. Ainsi de la n° 63, identifiée à un *ti* : on en connaît trois attestations, les trois retrouvées et

- 
14. De nombreux parallèles issus de la fouille du palais sont d'ailleurs connus : Th. PETIT, « Syllabaire et alphabet au "palais" d'Amathonte de Chypre vers 300 avant notre ère », dans Cl. BAURAIN, C. BONNET et V. KRINGS (éds), *Phoinikeia grammata : lire et écrire en Méditerranée*, Namur (1991), p. 486-489. Ils sont repris dans le corpus : *IG XV 1, 52* à 59.
15. S. FOURRIER, « Le dépôt archaïque du rempart Nord d'Amathonte III. Les petits objets » (cit. n. 13), p. 92.
16. Erronément indiqué comme paphien, ce signe est correctement inclus parmi les exemples en syllabaire commun dans la *synopsis litterarum* à la fin du volume (p. 218).

répertoriées dans le corpus (*IG XV 1*, 33 à 35). De la n° 58, huit attestations, dont une seule (celle qui a été publiée) a pu être repérée et incluse dans le corpus.

Si l'on critique l'approche, c'est qu'elle a été adoptée avec une rigueur remarquable. Le but n'est pas (ou pas exclusivement) l'exhaustivité à tout prix, mais l'établissement d'une paléographie du syllabaire chypriote, une tâche pour laquelle l'achèvement de cette entreprise éditoriale, en trois fascicules, constituera un apport crucial. La *synopsis litterarum*, à la fin du volume (p. 211-237), rassemble utilement toutes les attestations de tous les signes (y compris les chiffres et les diviseurs), permettant ainsi d'apprécier le haut degré de variabilité qui caractérise la graphie de certains d'entre eux. L'inclusion des marques ne fait, à mon sens, que troubler les résultats de cette analyse. Ainsi, pour revenir au signe *ri*, il n'est guère surprenant, comme cela pourrait paraître, que la moitié des attestations de ce signe dans sa variante paphienne viennent d'Amathonte : il s'agit en effet de marques, dont il est douteux qu'elles représentent réellement la syllabe *ri* (ou toute autre valeur phonétique).

Les perplexités exprimées au sujet des marques ne s'étendent pas à la totalité des inscriptions composées d'un seul signe. Comme l'a souligné ailleurs A. Karnava<sup>17</sup>, des signes isolés représentent souvent en syllabaire des abréviations, ou sont en réalité constitués de la fusion de deux ou plusieurs signes (ligatures). L'approche en elle-même n'est donc pas erronée, mais il aurait fallu affiner davantage la sélection (archéologique) des artefacts portant des marques ou signes isolés, pour différencier ce qui relève de l'écriture de ce qui se rapproche d'autres pratiques.

Un exemple éclairant du bien-fondé de cette approche se trouve ailleurs dans le volume, au sein du vaste ensemble d'inscriptions gravées après cuisson sur des vases trouvés dans les nécropoles de Marion (Polis Chrysochous). Ces inscriptions sont rassemblées sous les numéros 254 à 394, mais elles sont en réalité bien plus nombreuses, car sous un seul numéro sont rassemblées toutes les inscriptions trouvées dans une même tombe, souvent plusieurs<sup>18</sup> ; les graffites alphabétiques grecs et phéniciens<sup>19</sup> sont traités au même titre que les graffites syllabiques, largement majoritaires. Dans plusieurs cas, de nombreux vases de la même tombe portent les mêmes signes ou séquences, qu'on peut interpréter comme des noms propres abrégés : ainsi par ex. *IG XV 1*, 300, quatre vases portent le graffite *ni-ka*, et un vase le seul signe *ni*, tous à mettre en rapport, sans doute, avec un anthroponyme du type Νικα(γόρας). Les vases inscrits sont, presque tous,

17. A. KARNAVA, «The Syllabic Inscriptions of Amathous: Past and Present», dans A. CANNAVÒ et L. THÉLY (éds), *Les royaumes de Chypre à l'épreuve de l'histoire : transitions et ruptures de la fin de l'âge du Bronze au début de l'époque hellénistique*, BCH Suppl. 60, Athènes (2018), p. 209-210.

18. Jusqu'à vingt-trois : *IG XV 1*, 307.

19. Une seule occurrence : *IG XV 1*, 284 (4).

des petits bols attiques à vernis noir, sans anse ou mono ansés, plus rarement avec deux anses ; quelques autres formes sont aussi bien attestées, par exemple des *askoi*<sup>20</sup>. Cet ensemble est ultérieurement enrichi par les nombreux graffites documentés exclusivement par des estampages : les vases inscrits découverts par M. Ohnefalsch-Richter lors de ses fouilles de 1885-1886, soigneusement inventoriés avant d'être dispersés dans plusieurs musées européens et en partie perdus, ont fait l'objet d'estampages qui furent envoyés à W. Deecke et qui sont aujourd'hui conservés à la bibliothèque universitaire de Strasbourg, où ils ont pu être consultés par A. Karnava<sup>21</sup>. Dans ce cadre, l'usage de signes isolés, aussi bien syllabiques qu'alphabétiques, peut recouvrir un sens différent que dans l'exemple examiné des amphores du rempart Nord d'Amathonte, et leur inclusion dans le corpus comme témoignages d'écriture paraît en général justifiée.

Ce dossier, riche et peu connu, pourrait donner lieu à plusieurs approfondissements ; on se limite à signaler ici quelques aspects qui feront l'objet, on l'espère, d'études ultérieures, maintenant que ce matériel, aussi soigneusement recueilli et analysé, a été mis à la disposition de la communauté scientifique. Un volet qui n'a été jusqu'ici jamais étudié est celui des ligatures : peu connues en syllabaire, elles semblent être prisées par les auteurs des graffites de Marion, qui s'en servent avec abondance<sup>22</sup>. J'ignore s'il y a d'autres contextes ou époques, dans l'histoire de l'usage du syllabaire chypriote, où cette pratique est aussi bien documentée. Si l'interprétation de ces monogrammes dans certains cas est ardue<sup>23</sup>, dans d'autres elle ne fait pas de doute<sup>24</sup>, et on observe même des cas où la totalité des signes est liée (*IG XV 1, 280* : *o-na-sa-ko*, génitif de l'anthroponyme Ὀνασαγόρας), ou des exemples de ligature entre signes du syllabaire et lettre de l'alphabet grec (*IG XV 1, 257* [2]).

Un autre sujet intrigant est celui de l'emploi récurrent du signe *o*, isolé (*IG XV 1, 270* ; 284 (1) et (2) ; 292 (1) ? ; 327 ; 339 ; 388) ou redoublé (*IG XV 1, 271* (5) ; 369 ; 374 ?). Ce même signe est documenté, simple ou redoublé, dans

---

20. Pl. XXV à XXXIX pour un aperçu d'ensemble des formes.

21. P. 103 pour une note explicative succincte, avec références. Ce dossier a fait l'objet d'une communication présentée par A. Karnava au colloque *Beyond Cyprus: investigating Cypriot connectivity in the Mediterranean from the Late Bronze Age to the end of the Classical period* (Athènes, 8-11 décembre 2020), accessible en ligne : <https://youtu.be/Vrv1bJwyvJ4> (à partir de 19'15").

22. *IG XV 1, 275* (1), (3) et (4) ; 281 (1) et (2) ; 288 (1) et (4) ; etc. : voir la *synopsis litterarum* pour un répertoire complet.

23. Par exemple, l'interprétation comme *sa-ko* de *IG XV 1, 260* (et parallèles) paraît difficile.

24. Ainsi, le monogramme *o-na* (*IG XV 1, 275* [3] et [4], avec parallèles).

un ensemble proche, celui des vases à vernis noir du rempart de Salamine<sup>25</sup>. Il n'est bien évidemment pas à exclure que dans ce cas, comme dans d'autres, on ait affaire tout simplement à l'abréviation d'un nom, très courant à Chypre, du type Ὀνασαγόρας, Ὀνασίκυπρος ou Ὀνασίλος, peut-être accompagné d'un patronyme construit sur la même racine lorsque le signe est redoublé. La fréquence avec laquelle ces abréviations sont attestées ne ferait que confirmer, s'il en était besoin, la popularité des anthroponymes construits sur l'élément Ὀνασ- dans l'île<sup>26</sup>.

Le dossier en soi est très intéressant, et mérite d'être mis en parallèle avec d'autres, qui sont proches et également peu connus et étudiés sans doute en raison de leur nature «humble»: en dehors de la céramique à vernis noir du rempart de Salamine, un ensemble assez vaste et homogène, déjà cité, on peut évoquer les tessons attiques inscrits de Palaepaphos<sup>27</sup>; le bol à vernis noir appartenant au *wanax* Timas de Nicosie-*Agios Georgios*<sup>28</sup>; une coupe attique à vernis noir inscrite en phénicien et découverte dans le sanctuaire d'Aphrodite à Amathonte<sup>29</sup>, à rapprocher de plusieurs exemples graffites, en syllabaire et en alphabet grec, issus des fouilles du palais<sup>30</sup>; de nombreux exemples, provenant de contextes divers, de Kition, avec graffites en phénicien mais aussi en alphabet grec et, dans une moindre mesure, en syllabaire<sup>31</sup>, etc. Ce qui rapproche ces exemples, c'est

- 
25. Publiés par L. Jehasse, Salamine de Chypre, VIII : la céramique à vernis noir du rempart méridional, Paris (1978), avec un chapitre sur les graffites par J. Pouilloux (p. 99-109). Aucun vase inscrit avec le signe  $\omega$  n'est publié, mais trois inédits sont accessibles en ligne sur le portail chypre.mom.fr : SAL 6369 et SAL 6370 ( $\omega$  simple) et SAL 6368 ( $\omega$  redoublé).
26. M. EGETMEYER, *Le dialecte grec ancien de Chypre*, Berlin (2010), p. 333-334 § 385-387; E. SCARPANTI, *L'identità linguistica nell'antica Cipro e il caso del sistema antroponomastico locale*, Mantoue (2014), p. 181-183.
27. A. HALCZUK et Ch. PEVERELLI, «Inscriptions sur céramique attique de Palaepaphos», *CCEC* 48 (2018), p. 55-76.
28. D. PILIDES et J.-P. OLIVIER, «A Black Glazed Cup from the Hill of Agios Georgios, Lefkosia, belonging to a “wanax”», *RDAC* (2008), p. 337-352.
29. M. SZNYCER, «Une inscription phénicienne d'Amathonte», *BCH* 111 (1987), p. 133-136.
30. Th. PETIT, «Syllabaire et alphabet au “palais” d'Amathonte de Chypre» (cit. n. 14), p. 482-484.
31. M. YON, *Kition dans les textes. Testimonia littéraires et épigraphiques et corpus des inscriptions*, Kition-Bamboula V, Paris (2004), n<sup>os</sup> 1088-1090, 1097, 1101, 1106-1107, 1118-1119, 1121; A.W. JOHNSTON, «Graffiti on Attic Vase», *Excavations at Kition IV. The Non-Cypriote Pottery* (par V. KARAGEORGHIS *et al.*), Nicosie (1981), p. 45-49; J.-Fr. SALLES, *Kition-Bamboula II. Les égouts de la ville classique*, Mémoires 27, Paris (1983), p. 47-50; J.-Fr. SALLES (dir.), *Kition-Bamboula IV. Les niveaux hellénistiques*, Mémoires 92, Paris (1993), p. 286; M.G. AMADASI GUZZO,

la nature du support (petits vases à vernis noir importés, en majorité des bols ou coupes) et la brièveté des graffites, qui ne sont que rarement intelligibles, ainsi que la chronologie (l'essentiel de ce matériel date de la seconde partie de la période classique et du début de l'époque hellénistique). Les systèmes d'écriture (syllabaire, alphabet grec, phénicien) et les contextes de découverte (habitat, sanctuaire, nécropole) varient ; le dossier de Marion est le seul, à ma connaissance, de nature exclusivement funéraire, une spécificité qui mérite, elle aussi, d'être approfondie.

On a laissé jusqu'ici aux marges de ce commentaire les inscriptions plus célèbres et mieux étudiées : elles méritent tout de même quelques observations, car l'édition proposée apporte, dans de nombreux cas, des nouveautés, de lecture ou d'interprétation. Les dédicaces royales digraphes d'Amathonte (*IG XV 1, 1-2*) sont publiées sans la partie alphabétique, pourtant essentielle à l'interprétation, qui n'est pas intégrée à l'édition du texte, mais juste transcrite dans le commentaire (cf. *IG XV 1, 7*). Parmi les grandes inscriptions étochyprites (*IG XV 1, 3-7*) certaines présentent de nouvelles lectures, très importantes pour notre connaissance, encore très limitée, de cette langue : la désinence du patronyme est désormais lue *-(s)o-we-o*, au lieu de *-so-ko-o* (*IG XV 1, 6*)<sup>32</sup>, et la désinence *-ro* a été identifiée comme notation de l'accusatif (*IG XV 1, 7*). Deux nouvelles inscriptions funéraires (*IG XV 1, 12 et 14*) confirment la prédominance de la langue étochyprite à Amathonte à l'âge du Fer, mais aussi la large diffusion des anthroponymes grecs. Le corpus des légendes monétaires du royaume (*IG XV 1, 85-92*) apporte, quant à lui, une autre nouveauté importante : sur les émissions du dernier roi connu par la numismatique, datant du deuxième quart du IV<sup>e</sup> siècle (*IG XV 1, 92*), au lieu d'*e-pi-pa-lo*, génitif d'un anthroponyme à l'allure grecque mais autrement non attesté, Ἐπίπαλος, on doit maintenant lire *a-pi-pa-lo*, qui rend l'anthroponyme phénicien 'BB'L.

Parmi les inscriptions de Kourion (*IG XV 1, 93-158*), on peut regretter que dans le cas de la fenêtre en calcaire à double inscription, syllabique et phénicienne (*IG XV 1, 102*: erronément qualifiée de *tit. bilinguis* si l'on accepte, comme il est noté dans le commentaire, que *latet quae sit ratio inter tit. hunc et illum Phoenicium*) ne soit proposée aucune transcription, même pas en commentaire, du texte phénicien, qui n'apparaît pas non plus sur le dessin, mais seulement sur la

---

«Phoenician Inscriptions», *Excavations at Kition VI. The Phoenician and Later Levels, Part II* (par V. KARAGEORGHIS), Nicosie (1999). p.261-262 n<sup>os</sup> 14-15, 19-20; A. CAUBET, S. FOURRIER et M. YON, *Kition-Bamboula VI. Le sanctuaire sous la colline*, TMO 67, Lyon (2015), p. 345 n<sup>o</sup> 6-19, et p. 348 n<sup>o</sup> 6-28.

32. Cf. M. PERNA, «La grande inscription d'Amathonte (ICS 194 + 195) : une nouvelle étude épigraphique. Rapport préliminaire», dans A. CANNVÒ et L. THÉLY (éds), *Les royaumes de Chypre à l'épreuve de l'histoire : transitions et ruptures de la fin de l'âge du Bronze au début de l'époque hellénistique*, BCH Suppl. 60, Athènes (2018), p. 213-220.

photo (pl. XI), de petite taille<sup>33</sup>. Les inscriptions funéraires rupestres de *Gerokarka* (IG XV 1, 111-113) et une partie de celles d'*At Meidan* (IG XV 1, 114-118), publiées par T.B. Mitford, n'ont pas pu être retrouvées ; les lectures se fondent donc sur l'édition et dans certains cas les estampages de Mitford. Sur la coupe en argent décorée au repoussé, appartenant au « trésor de Kourion » et représentant un banquet royal (IG XV 1, 119), où G. Neumann avait lu autrefois le nom de *Kypromedousa* (interprété par A. Hermary comme un nom de la Grande Déesse, « celle qui règne sur Chypre ») et le titre de roi, *basiles*<sup>34</sup>, la nouvelle lecture propose, plus banalement mais plus sûrement, un anthroponyme masculin formé sur *Κυπρο-*, au-dessus de la représentation du roi, et un anthroponyme féminin illisible au-dessus de la représentation de la reine. Il est intéressant de noter qu'à Kourion l'éteochoyriote paraît assez bien documenté (IG XV 1, 111, 150 (II), 152, 155, 158), même s'il reste bien évidemment minoritaire par rapport au grec et semble essentiellement attesté par des anthroponymes (là où, à Amathonte, on connaît surtout des anthroponymes grecs, mais déclinés en éteochoyriote).

À Marion, en plus des vases inscrits dont il a été question plus haut (IG XV 1, 254-394), on connaît une riche série de stèles funéraires, qui sont en grande partie de simples blocs en calcaire portant de courtes épitaphes (IG XV 1, 165-220, 227-237). On signale : IG XV 1, 167, une stèle à inscription digraphe, parmi les plus anciens exemples d'usage local de l'alphabet grec ; IG XV 1, 213, documentant peut-être l'emploi de l'éteochoyriote (cf. IG XV 1, 248) ; IG XV 1, 217 et 220, exemples rares d'écriture *boustrophedon* ; IG XV 1, 237, stèle figurée à inscription syllabique, remployée quelques décennies après avec inscription de deux distiques élégiaques en alphabet grec. Les données onomastiques, entièrement revues et en partie rénovées par de nouvelles lectures, donneront certainement lieu à de nombreuses études<sup>35</sup>. On signale également, parmi les inscriptions de Marion, IG XV 1, 246, un couteau en fer inscrit, autrefois conservé à Berlin, dont la datation très haute (IX<sup>e</sup> siècle) ne peut être confirmée, mais dont le volume fait connaître des images, dont une conservée à l'Académie de

33. On peut faire la même remarque pour la petite situle en bronze IG XV 1, 126, à double inscription hiéroglyphique égyptienne et syllabique, si ce n'est que dans ce dernier cas toute relation entre les deux inscriptions est à exclure, ce qui rend l'omission du texte égyptien moins cruciale. Pour IG XV 1, 102, bien que les deux inscriptions, syllabique et phénicienne, soient sans doute sans rapport, aucune certitude n'est possible, et seule la comparaison des textes peut permettre au lecteur de se former un avis sur la question.

34. V. KARAGEORGHIS, E. HENDRIX et G. NEUMANN, «A Cypriot Silver Bowl Reconsidered», *Metropolitan Museum Journal* 34 (1999), p. 13-35 ; A. HERMARY, «Déesse plutôt que reine ? À propos d'une coupe en argent de la collection Cesnola», *CCEC* 30 (2000), p. 67-78.

35. Voir déjà les commentaires d'A. Panayotou dans son compte-rendu du volume, à paraître dans *CCEC* 50 (2020).

Berlin, malheureusement reproduites en très petit format (pl. XXIV). Les légendes monétaires de Marion (*IG XV 1, 406-410*), qui attestent des noms de cinq rois seulement en l'espace de deux siècles, sont caractérisées par l'emploi d'autres écritures à côté du syllabaire. Le phénicien apparaît sur certaines monnaies du roi Sasma (470-450 av. J.-C.), notamment *IG XV 1, 406 (e)* : Sasma est un roi au nom d'origine sémitique (SSM<sup>3</sup>) mais dont le patronyme, désormais correctement lu (Λυσάνδρω, autrefois lu Δοξάνδρω), est parfaitement grec, et est connu à Chypre seulement comme nom d'un des rois d'Amathonte (Lysandros, 380-370 av. J.-C., cf. *IG XV 1, 91*). L'alphabet grec est employé sur des très rares bronzes de Timocharis II (350 av. J.-C. env. : *IG XV 1, 409*), et surtout sur les émissions de Stasioikos II (330-312 av. J.-C. : *IG XV 1, 410*), qui fait en plus usage de la ligature sous une forme très sophistiquée, les signes *sa* (initiale de son nom) et *pa* (abréviation de *basileus*) étant unis pour former un *ankh*.

La richesse de ce volume, que complètent de nombreux *indices* (établis par K. Hallof : p.199-209), la *synopsis litterarum* (p.211-237) et des planches photographiques (42 planches), avec des photos de grande qualité mais parfois trop petites, n'est pas mise en cause par les très rares coquilles, inévitables dans une œuvre de cette ampleur<sup>36</sup>. La plus surprenante est sans doute le nom de l'église de saint Tychon à Amathonte (qui donne également le nom au village où se situe le site archéologique : Agios Tychonas), qui devient, sur la carte à la p. 1, saint Tryphon.

On ne peut qu'être reconnaissants pour ce travail méticuleux, soigné et approfondi, et on espère une parution rapide des volumes suivants, qui devraient eux aussi apporter de très nombreuses nouveautés. Avec la « canonisation » que constitue son inclusion dans la série des *IG*, l'étude du syllabaire chypriote de l'âge du Fer cesse d'être un domaine pour initiés et rentre de plein droit dans l'univers de l'épigraphie grecque : l'une et l'autre ne pourront qu'en tirer bénéfice.

Anna CANNAVÓ  
UMR 5189 HiSoMA  
CNRS Université de Lyon

---

36. Quelques-unes sont signalées dans le compte-rendu cité à la n. précédente.

